

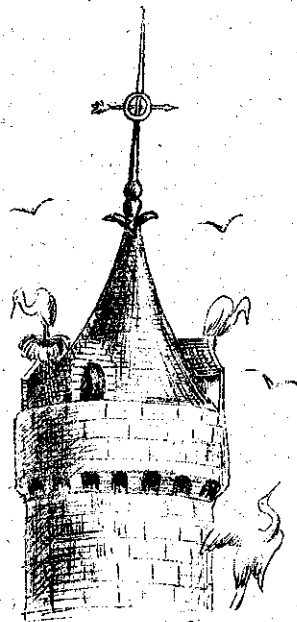
1^{er} août 1916

Journal d'Amérique

LE PATRO

Centième lettre
de la guerre.





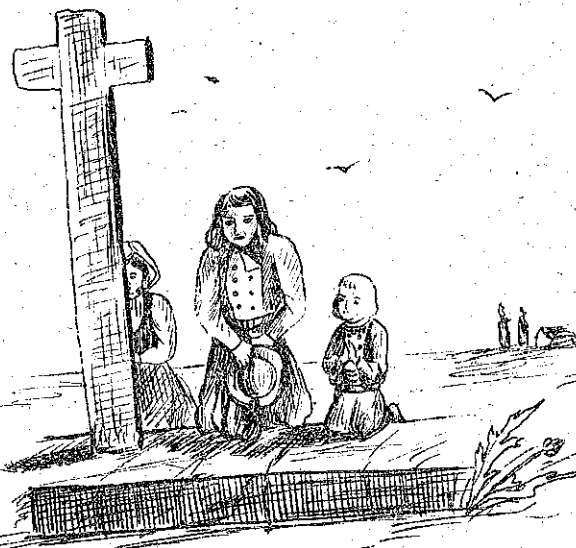
Il fallut quitter le logis familial...

Jusqu'avec la deuxième année de guerre, s'achève la centaine des lettres du Patro, acceptées ce numéro, qu'une plume aussi artiste que pieusement dévouée a bien voulu orner d'illustrations dont vous goûterez le charme. Il convient, n'est-ce pas, qu'un numéro spécial remercie et célèbre vingt-quatre mois de fidèle, émouvante, héroïque correspondance. Et vous tous, qui avez assuré aux "jeunes de Ploudal" le réconfort des nouvelles des pays, merci, du fond du cœur: et que Dieu vous le rende!

Quand à l'appel du pays il vous fallut quitter le logis familial, aussitôt le petit bulletin du Patronage essaya de porter aux Israélites un mot d'amitié, et des nouvelles des amis dispersés. Deux fois, trois fois par mois,

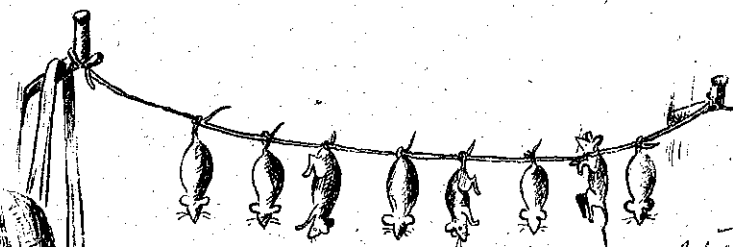
puis chaque semaine; à soixante Anselins, puis à d'autres ploudals, à cent trente correspondants, et à deux cents qui n'écrivent pas, mais qui lisent le Patro: d'abord sur quatre petites pages, sur six, sur huit, et maintenant sur six et huit grandes pages; polygraphes pendant dix-sept mois, autographes depuis et avec des images, votre feuille si modeste a remporté bien des suffrages. La "Croix", le "Foyer littéraire", l'"Union", et combien d'amis ont admiré vos lettres et vos âmes, vibrantes de l'amour de Dieu et de la France!

La retraite de Belgique, si dure et si triste, voir douloureuse du X^e et du XI^e corps, - Haulbourg, où furent pris trente ploudals, et dont les canons, tournés depuis contre la France, viennent d'être enlevés par l'offensive de la Somme, la victoire de la Marne, et la bataille de l'Alsace, où furent tués ou blessés tant de braves camarades:



Et l'épouse, et le père, et l'enfant, confèrent au Sauveur en croix ceux qui partaient pour la guerre.

telles furent les premières histoires que vous avez, au prix de quelles fatigues! contées tout d'abord. Bientôt suivirent les merveilles d'Arras et de Dismude, l'hiver des boueuses franchées, les combats de ces Dardanelles trompeuses,

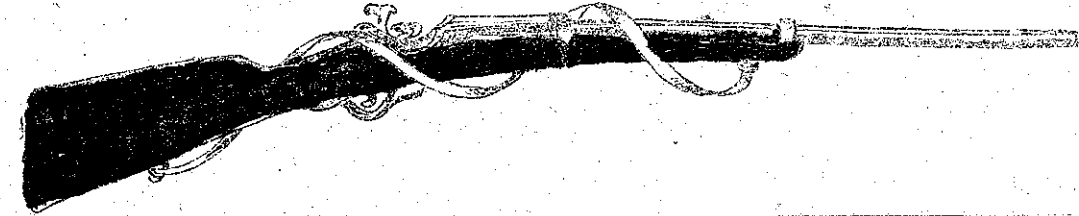
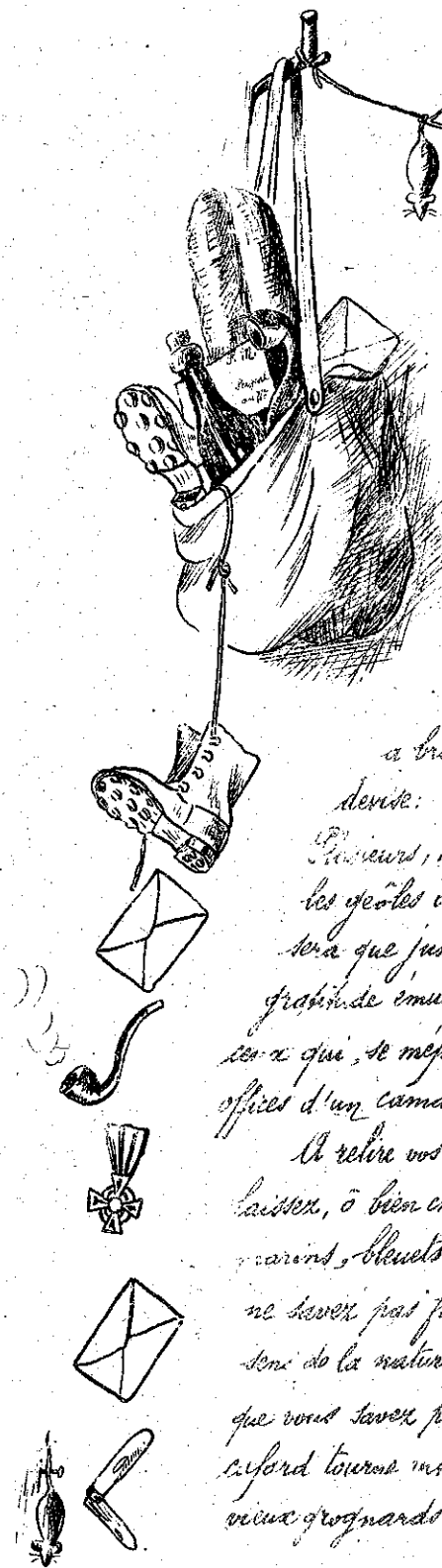


les patrouilles sans fin en Adriatique, en Mer Rouge, en mer du Nord, en Manche, en Amérique, et jusqu'à la Guinée, l'éclair de Vire de Champagne,

et le deuxième hiver, avec l'imprenable et douloureux Verdun; les gardes montées à Salonique, sœurs des veilles de Belgrade; et maintenant, l'aurore du triomphe, sur la Somme ou Ploudal envoie ses fils, division de réserve, coloniaux, 20^e corps, marins-canonnières, artilleurs lourds, dragons, génie en train: vos lettres de la guerre sont venues de tous les champs de bataille, de toutes les armes, de tous les âges. Et partout, et toujours, et en tous, ce double amour: à briller, à brûler, que notre Yves Tichon traduisait en sa belle devise: "Vive Dieu et France!"

Enseigneurs, hélas! couchés sur des lits d'hôpitaux, ou martyrs dans les geôles d'Allemagne, continuèrent leur collaboration. Et il ne sera que juste, en leur envoyant aujourd'hui l'expression de notre gratitude émue, de leur associer dans notre affectueuse admiration tous ceux qui, se méfiant un peu, les pauvres! recouraient ou recourront aux bons offices d'un camarade pour nous souhaiter que "la présente..." etc.

Et retire vos cent numéros, voulez-vous savoir quelle impression vous laissez, ô bien chers? Pens de famille, R.A.T., territoriaux, réserve, active, marins, bleus, tous braves soldats, bons cœurs, fermes chrétiens. Vous ne savez pas francher. Rien ni personne ne vous démonte. Vous avez le sens de la nature, vous aimez l'alouette et les fleurs, vous raillez le boche, que vous savez puissant mais lourd; quand vous parlez de la maison, le cafard tourne vite à la sollicitude très délicate, quand vous grognez, mieux grognards que vous êtes, le proverbe "muia poan, muia mirit" s'échappe



aussitôt de votre plume et de votre cœur : vous savez si bien que notre Père du ciel ne laisse rien sans récompense ! vous savez si bien, aussi, que disciples du Christ qui mourut sur la Croix, c'est à la Croix que vous êtes arrivés, en attendant les gloires et les joies de la Résurrection !

Ah ! combien vous avez souffert ! mais combien chrétiennement ! Vous aurez eu votre part, et très large, dans la rançon de la Patrie. Et à lire vos misères, vos promesses, jamais pleurardes et jamais faronnades, nous vous avons aimés, et admirés, et bénis, et priés. Dieu se vous bénir : car vous êtes l'honneur de Ploudal.



... Et en route pour Paris ! ...

Les lettres de la Guerre vous ont conté, au jour le jour, nos petites histoires du Patronage, nos pièces et cinémas pour les soldats de la garnison, nos déménagements de 1915, du grand Patronage au Patrie d'eux à l'école Sainte-Anne, puis au Patronage sous le hangar de l'école Saint-Joseph (le Patrie en bois) qui nous sert encore de théâtre militaire, tandis que la Salle de la Vierge, dans la Petite maison, abrite seule nos causeries de tous les soirs. Vous avez connu nos fêtes sionnaïses, les ballets et les militaires quand Victor Le Roux crêpe portait le deuil de tant notre vie du front, nous vous vous avez compris, n'est-ce pas, leur mieux à marcher sur bons français, et, ce que Et ainsi le Patrie, bien d'abord devenu un lien affectueux et ferme entre les combattants et leurs enfants ou jeunes frères.



des vacances pour les premiers permis-pantomimes ; notre émouvant défilé fût décoré : notre Drapeau cravaté de d'amis !... Comme vous nous racontiez avoient dit notre vie de l'arrière, et que vos cadets se préparent de vos traces, et bons chrétiens, en résume tout, et bons bretons. entre les Poilus de Ploudal, est

Car les jeunes frères, souffrez qu'un moment spécial soit consacré aux "Imprimeurs".

Leur tâche, ô bien chers, a été dure, croyez-le. Pour vous ils se sont imposés des fatigues, des veilles, des ennuis, certes ils l'ont fait de très bon cœur : mais en savaient-ils, pour cela, moins de mérite ?

Cette année, ils ajoutent à leur travail le

Patrie du Prisonnier, que nos

peuvres amis souffrants des geôles allemandes

lisent, relisent, et traduisent (car bien des mots sont à traduire) avec une si avide curiosité et un si vrai réconfort d'âme. Les Imprimeurs ont bien mérité des Poilus, et de citer ici leurs noms ne sera que justice. Ils sont quatre, en temps ordinaire.

Louis Cadour, qui n'a plus besoin de leçons ; François Garo, Vincent Jasuen, qui l'assistent et parfois le remplacent ; et Léopold Pichon chez qui « la valeur n'attend pas le nombre des années ».

Pendant les vacances, remerciez les collègues, aussi adroits que travailleurs, Alfred Pichon, Laurent Deniel, Joseph Garo, François Stéphane et Jean Hengery. Et dans vos heures de garde, ou au créneau, ou au repos, de prière vous est permise, pour les braves cœurs heures de repos et seront des hommes,

au petit poste, au poste d'écoute, si quelque minute de rêve et ayez un livre, ou plusieurs, qui sacrifient pour vous des heures de plaisir. Ceux-là, qui vous comprennent.

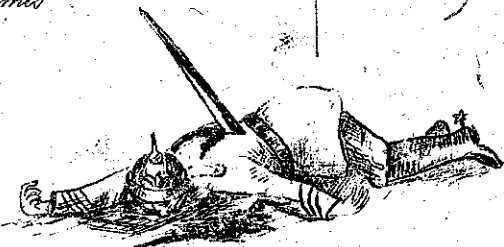


Hélas ! du mannequin boche, l'oiseau breton a peur, comme le Poilu ploudal a peur du soudard boche.

A leurs noms, ajoutez celui d'un soldat qui a vu le front de Champagne en septembre 1915, et qui, ne pouvant plus vous aider de son fusil, s'ingénie chaque semaine à vous adresser le *Patro*, à lui chercher des "illustrations", à le rendre toujours plus digne de vous: c'est l'abbé Léon Pichon, secrétaire au Château.

Des actions de grâces sont dues, en outre, à la famille Lalain, qui accepte les mille dérangements d'un dépôt de *Patros* et de "lettres au prisonnier", "avec bonnoir. Vous ha netra ken." Vous ne l'oublierez pas.

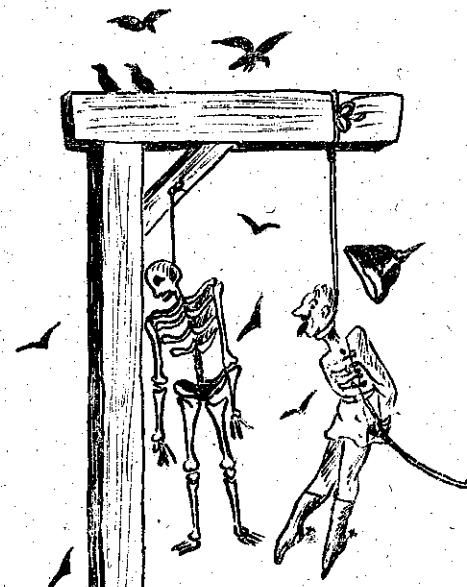
Vous vous souviendrez devant Dieu de nos bienfaiteurs. Vous savez bien que le *Patro* coûte; et plusieurs d'entre vous, avec une délicatesse qui fait monter les larmes du cœur aux yeux, ont voulu contribuer de leurs pauvres deniers aux frais rendus plus lourds par la fameuse crise du papier et celle de la main d'œuvre. Publier leurs noms, ils s'y opposent. Pas davantage, les noms de vos amis restés à Ploudal, qui ouvrent largement, pour votre organe, et leurs cœurs et leurs bourses. Que Dieu le leur rende au centuple!



Guillaume avait connu la mort à faucher les Français: la mort a fauché les boches de Guillaume.

D'autres, ô bien chers, qui sont riches des biens éternels, de sainteté, de charité, mais que le bon Dieu veut pauvres comme lui, — d'autres, qui ont lu de vos lettres, vous aident et aident le *Patro* de leurs prières et de leurs sacrifices. Parmi ceux-là, il en est de Ploudal, il en est de plus loin. Vous dirai-je qu'un monastère de Grappistines, et un couvent d'Ursulines, et une Providence, et une Chartreuse, et des prêtres, et des âmes vaillantes du monde ne cessent pas de vous recommander à la bonté du bon Sauveur, en appuyant leurs paroles de leurs pénitences? C'est par le *Patro* qu'ils vous ont connus "ils sont admirables de foi, de courage, de résignation" écrivait-

on encore le mois dernier. "Ils sont d'une vaillance capable d'entraîner les caractères indécis et peureux. On les aime, rien qu'à les connaître par leurs lettres." Heureux encore, ou aussi bien. Vos lettres ont réconforté plus d'une âme, plus d'un poilu. Elles ont semé du courage sur les fronts et dans les hôpitaux, dans les écoles; elles ont animé l'amour de Dieu et du pays, en des cœurs qui vous restent reconnaissants à jamais.



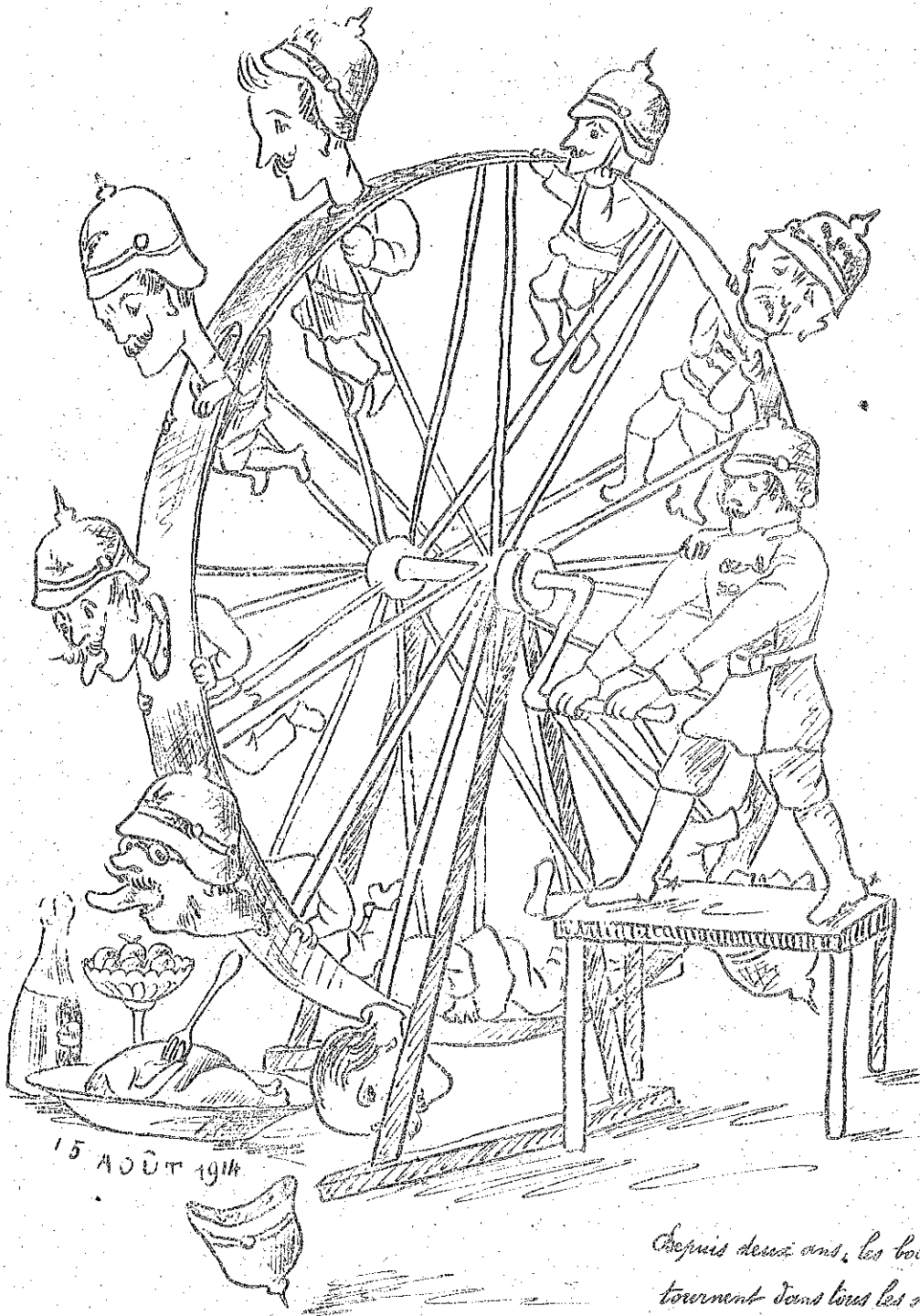
La fin
des deux
derniers
boches!!



pour redire, au foyer familial, les grandes leçons et les exemples de la terrible guerre, qui formeront après vous de bons français, de bons chrétiens, dignes de vous, en qui vraiment vous revivrez! +

En commençant cette troisième année de sa vie, si vous demandez quel est pour vous le vœu que forme le "*Patro* de guerre", c'est simple. Le *Patro* vous souhaite de le voir disparaître, et bruta et quella: car il n'a pas de plus cher désir que celui de mourir en 1916, en novembre plutôt qu'en décembre, en août même plutôt qu'en septembre, puisqu'il ne doit mourir qu'avec la guerre. Cependant il ne mourra pas tout entier. Par l'Amicale des Poilus du *Patro*, fondée par un soldat et un marin, fervemment adoptée par vous tous, votre amitié, les liens si forts noués par de longs mois de misère et de vaillance exaltées en commun, votre désir de vous entraider dans les luttes de la vie et pour le Ciel, par la Société nouvelle vous les fortifierez, vous les perpétuerez. Et par elle encore, vous continuerez votre beau travail pour Dieu et pour la France.

Adieu
donc,
encore
une fois,
ô bien
chers,
et
daigne
Dieu
vous
ramener
bientôt,
intacts de
corps et d'âme,



A Paris :
c'est autrement qu'ils s'étaient figuré
les joies de la grande roue.

Depuis des années, les boches
tourment dans tous les sens,
essayant d'attraper le si
beau dîner préparé à Paris.
Tourner toujours, les boches,
et rien ferme la langue!